

DEFINITIONS.....	3
Conscience psychologique (allemand <i>Bewusstsein</i> ; anglais <i>consciousness</i>).....	3
Perception, par un homme, de ce qui se passe dans son esprit	3
Représentation qu'une autre représentation est en moi	3
Savoir partagé	3
Conscience signifie d'abord mémoire	3
Point de vue de la conscience : opposition du savoir des choses objectives et du savoir de soi-même.....	4
Manifestation du monde	4
Conscience morale (allemand <i>Gewissen</i>, angl. <i>Conscience</i>).....	4
Sentiment intérieur.....	4
Jugement moral instruit de la loi	4
Amour de l'ordre.....	4
Amour du beau	4
Amour du bien	4
La conscience n'est que la raison elle-même considérée comme instruite de la loi naturelle.....	4
TERMES ASSOCIES.....	5
<i>Parakolouthèsis</i>	5
CONSCIENCE PSYCHOLOGIQUE (ALLEMAND <i>BEWUSSTSEIN</i> ; ANGLAIS <i>CONSCIOUSNESS</i>).....	5
Origine de l'idée de conscience	5
L'idée de conscience a pour origine celle de « savoir partagé »	5
Invention conjointe de la « conscience » et de l'identité personnelle.....	5
Origine de la conscience	5
La conscience a pour origine le besoin des autres ; besoin de communication	5
Fonction de la conscience	5
La fonction de la conscience est de choisir	5
Point de vue de la conscience (<i>Standpunkt des Bewusstseins</i>)	6
Conscience et choix	6
Conscience est synonyme de choix	6
Conscience et compréhension.....	6
Le foyer du sens n'est pas la conscience	6
Conscience et désir.....	6
Dépendance du <i>Cogito</i> à l'égard du désir.....	6
Conscience et angoisse	7
La conscience est habitée par une angoisse qui ne peut s'apaiser	7
Conscience malheureuse	7
La conscience malheureuse : l'âme religieuse (cf. Pascal) comme âme divisée	7
Le malheur de la conscience religieuse n'est qu'un <i>moment</i> de l'idée suprême	7
Du malheur de la conscience à la raison : en finir avec la transcendance	7
Conscience et éveil	8
<i>Éveiller</i> n'est pas « rendre conscient »	8

Conscience et identité personnelle.....	8
La conscience, fondement de l'identité personnelle	8
L'invention de la « conscience » et celle de l'identité personnelle.....	8
Conscience et inconscient	9
Conscient et inconscient sont entrelacés	9
La distinction de la conscience et de l'inconscience ne correspond pas à celle de l'éveil et du sommeil.....	9
Conscience et jugement.....	9
La conscience d'un homme et son jugement ne sont qu'une même chose	9
Conscience et nature	9
À la différence de ce qui est limité à une vie naturelle, la conscience est l'acte d'aller au-delà des limites et au-delà de soi-même	9
Conscience et pensée	10
Dévalorisation de la conscience au profit de la pensée	10
Conscience politique.....	10
Conscience et représentation.....	10
La conscience n'est qu'un <i>accident</i> de la représentation	10
La conscience est la représentation qu'une autre représentation est en moi	10
La conscience est la condition de la <i>clarté</i> d'une représentation	10
Conscience et science	10
La conscience et la science doivent s'unir	10
Conscience et sujet.....	10
Conscience et temps.....	11
Conscience et temps.....	11
Conscience et vie.....	12
Conscience signifie vie, c'est-à-dire rapport réciproque	12
CONSCIENCE DE SOI.....	12
Conscience et conscience de soi	12
La conscience de soi est la simple représentation du moi, par laquelle l'esprit s'intuitionne tel qu'il s'apparaît et non tel qu'il est	12
Conscience de soi et connaissance de soi.....	12
La conscience que nous avons de notre âme n'est pas une idée claire ; ce n'est qu'une connaissance imparfaite	12
La conscience que nous avons de notre âme est suffisante pour en montrer l'immortalité et la liberté	13
La conscience de soi n'existe qu'en tant qu'elle est <i>reconnue</i> par une autre conscience de soi.....	13
<i>Narcissisme</i> de la conscience de soi.....	13
<i>Dasein</i> et conscience de soi.....	14
C'est la mort qui constitue l'essence de la conscience de soi	14
CONSCIENCE MORALE (ALLEMAND <i>GEWISSEN</i>, ANGL. <i>CONSCIENCE</i>)	14
Les Grecs n'avaient pas de conscience (<i>Gewissen</i>).....	14
La conscience, instinct divin	15
La voix de la conscience	15
Conscience et amour	15
Amour du bien	15
Amour de l'ordre.....	15

Amour du beau	15
Conscience et <i>daimôn</i>	15
Conscience et liberté	16
Liberté d'agir selon sa conscience	16
Objection de conscience.....	16
Conscience et nature humaine	16
Conscience et confiance en soi	16
La « conscience » suppose la dualité du désir et du devoir	16
Pour être purement moraux, les actes ne doivent pas être accomplis consciemment	17
La conscience intellectuelle contre la conscience morale	17
La conscience est intrinsèquement conscience morale	17
La conscience (<i>Gewissen</i>) : savoir instinctif du privilège de la responsabilité	17
Conscience et raison	18
Dieu nous a donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître	18
La conscience ne peut se développer sans la raison	18
Conscience et loi	18
La conscience est un jugement moral instruit de la loi	18
La conscience n'est que la raison elle-même considérée comme instruite de la loi naturelle.....	18
Objection de conscience	19

Définitions

Conscience psychologique (allemand *Bewusstsein* ; anglais *consciousness*)

Perception, par un homme, de ce qui se passe dans son esprit

« Consciousness is the perception of what passes in a Mans's own Mind. » Locke, *Essai*, II, 1, § 19.

Représentation qu'une autre représentation est en moi

« Toute notre connaissance comporte une *double* relation ; d'abord une relation à l'*objet*, ensuite une relation au *sujet*. Au premier point de vue, elle se rapporte à la *représentation* ; au second, à la *conscience* en général – À proprement parler, la conscience, c'est une représentation qu'une autre représentation est en moi. » Kant, *Logique*, Introduction, V, Vrin, p. 35.

Savoir partagé

« Quand deux hommes ou plus connaissent un seul et même fait, on dit qu'ils en sont *conscients*, l'un à l'égard de l'autre : ce qui revient à dire qu'ils le connaissent ensemble. » Hobbes, *Léviathan*, I, 7, p. 60.

Cf. la relation qu'établit Nietzsche entre conscience et communication (*Le gai savoir*, § 354).

Conscience signifie d'abord mémoire

« Qu'est-ce que la conscience ? Vous pensez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous. Mais sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire. La mémoire peut manquer d'ampleur ; elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé ; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver ; mais la mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant : comment définir autrement l'inconscience ? Quand Leibniz disait de la matière que c'est « un esprit instantané », ne la déclarait-il pas, bon gré, mal gré, insensible ? Toute conscience est donc mémoire – conservation et accumulation du passé dans le présent. » Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'Énergie spirituelle*, p. 4-5.

Point de vue de la conscience : opposition du savoir des choses objectives et du savoir de soi-même

Le « point de vue de la conscience » consiste en « un savoir de choses objectives en opposition à elle et en un savoir de soi-même en opposition à ces choses » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Préface, traduction Hyppolite, I, p. 24.

Manifestation du monde

« ... Hegel appelle conscience, dans la *Phénoménologie de l'esprit*, la simple manifestation de l'être du monde pour un témoin qui ne se sait pas lui-même. Avant la conscience de soi, la conscience est simplement la manifestation du monde. » Ricœur, *De l'interprétation*, p. 449.

Conscience morale (allemand *Gewissen*, angl. *Conscience*)

Sentiment intérieur

Le sentiment intérieur, comme appel de la nature contre les sophismes de la raison, se confond chez Rousseau avec la conscience : Derathé, *Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*, p. 72.

Jugement moral instruit de la loi

« On appelle en particulier du nom de *conscience* le jugement intérieur que chacun porte des actions morales, *en tant qu'il est instruit de la loi*, et qu'il agit comme de concert avec le législateur dans la détermination de ce qu'il faut faire ou ne pas faire. » Pufendorf, *Droit de la nature et des gens*, I, 3, § 4. « La *conscience* est le jugement que chacun porte de ses propres actions, comparées avec les idées qu'il a d'une certaine règle nommée *loi* ; en sorte qu'il conclut en lui-même que les premières sont ou ne sont pas conformes aux dernières. Je dis : *comparées* avec les idées qu'il a de la loi, et non pas avec la loi elle-même, parce que la loi ne saurait être la règle de nos actions, qu'autant qu'on la connaît. » Pufendorf, *Les devoirs de l'homme et du citoyen* (1741), I, 1, § 5, note 1.

Amour de l'ordre

« L'homme n'est pas un être simple ; il est composé de deux substances. Si tout le monde ne convient pas de cela, nous en convenons vous et moi, et j'ai tâché de le prouver aux autres. Cela prouvé, l'amour de soi n'est pas une passion simple ; mais elle a deux principes, savoir l'être intelligent et l'être sensitif, dont le bien-être n'est pas le même. L'appétit des sens tend à celui du corps, et l'amour de l'ordre à celui de l'âme. Ce dernier amour développé et rendu actif porte le nom de conscience ; mais la conscience ne se développe et n'agit qu'avec les lumières de l'homme. Ce n'est que par ces lumières qu'il parvient à connaître l'ordre, et ce n'est que quand il le connaît que sa conscience le porte à l'aimer. La conscience est donc nulle dans l'homme qui n'a rien comparé, et qui n'a point vu ses rapports. Dans cet état l'homme ne connaît que lui ; il ne voit son bien-être opposé ni conforme à celui de personne ; il ne hait ni n'aime rien ; borné au seul instinct physique, il est nul, il est bête ; c'est ce que j'ai fait voir dans mon *Discours sur l'inégalité*. » Rousseau, *Lettre à C. de Beaumont*, novembre 1762.

Sur le rapport entre amour de l'ordre et amour du beau chez Rousseau, voir Derathé, *Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*, p. 98.

Amour du beau

« L'amour du beau est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même » Rousseau, *Lettre à d'Alembert*. Rousseau précise en note : « C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les philosophes, cet amour est inné dans l'homme, et sert de principe à la conscience. »

Amour du bien

Dieu nous a « donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître » Rousseau, *Emile*, IV (Profession de foi du vicaire savoyard). Cf. *Nouvelle Héloïse*, VI, lettre 7 ; III, lettre 21.

La conscience n'est que la raison elle-même considérée comme instruite de la loi naturelle

« La conscience n'est proprement que la raison elle-même, considérée comme instruite de la règle que nous devons suivre, ou de la loi naturelle ; et jugeant de la moralité de nos propres actions et

de l'obligation où nous sommes à cet égard, en les comparant avec cette règle, conformément aux idées que nous en avons. » Burlamaqui, *Principes du droit naturel* (1748), II, 9, § 2.
Voir Derathé, *Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*, p. 83-84.

Termes associés

Parakolouthèsis

Brague, *Aristote et la question du monde*, p. 379, note 95 : ce n'est qu'avec Plotin qu'un terme traduisible par « conscience » (*parakolouthèsis*) apparaît dans la philosophie.

Conscience psychologique (allemand *Bewusstsein* ; anglais *consciousness*)

Origine de l'idée de conscience

L'idée de conscience a pour origine celle de « savoir partagé »

On passe, aussi bien en grec (*sunoida*) qu'en latin (*consciens*) de l'idée de confiance ou de complicité (savoir partagé) à l'idée de « conscience » par un mouvement d'intériorisation : J.-L. Chédin, *La condition subjective*, p. 23-26.

Invention conjointe de la « conscience » et de l'identité personnelle

Voir Wolff, *Dire le monde*, p. 132, qui associe l'invention de la « conscience » (au sens de *consciousness*) par Locke et celle de l'identité personnelle. L'invention du concept d'identité personnelle consiste à appliquer le concept de substance à une personne. Cette invention est l'œuvre de Locke. Il est du même coup l'inventeur d'une autre innovation conceptuelle, car il faut un critère de cette identité personnelle : c'est la « conscience » (*consciousness*). Le traducteur de l'époque, Coste, hésite encore devant ce néologisme. Cf. Locke, *Essai*, II, 27, § 9. Voir aussi § 13, où l'on voit l'enjeu : rendre les hommes punissables.

Origine de la conscience

La conscience a pour origine le besoin des autres ; besoin de communication

« La conscience n'est qu'un réseau de communications entre hommes ; c'est en cette seule qualité qu'elle a été forcée de se développer : l'homme qui vivait solitaire, en bête de proie, aurait pu s'en passer. Si nos actions, pensées, sentiments et mouvements parviennent — du moins en partie — à la surface de notre conscience, c'est le résultat d'une terrible nécessité qui a longtemps dominé l'homme, le plus menacé des animaux : il avait *besoin* de secours et de protection, il avait *besoin* de son semblable, il était obligé de savoir dire ce besoin, de savoir se rendre intelligible ; et pour tout cela, en premier lieu, il fallait qu'il eût une « conscience », qu'il « sût » lui-même ce qui lui manquait, qu'il « sût » ce qu'il sentait, qu'il « sût » ce qu'il pensait. Car comme toute créature vivante, l'homme pense constamment, mais il l'ignore. La pensée qui devient *consciente* ne représente que la partie la plus infime, disons la plus superficielle, la plus mauvaise, de tout ce qu'il pense : car il n'y a que cette pensée qui *s'exprime en paroles, c'est-à-dire en signes d'échanges*, ce qui révèle l'origine même de la conscience. » Nietzsche, *Le gai savoir*, § 354.

Fonction de la conscience

La fonction de la conscience est de choisir

« Disons donc, si vous le voulez, que la conscience est un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir. Mais à quoi sert ce pont, et qu'est-ce que la conscience est appelée à faire ? (...) Si, comme nous le disions, la conscience retient le passé et anticipe l'avenir, c'est précisément sans doute qu'elle est appelée à effectuer un choix : pour choisir, il faut penser à ce qu'on pourra faire et

se remémorer les conséquences, avantageuses ou nuisibles, de ce qu'on a déjà fait ; il faut prévoir et il faut se souvenir.(...) Qu'arrive-t-il quand une de nos actions cesse d'être spontanée pour devenir automatique ? La conscience s'en retire. Dans l'apprentissage d'un exercice, par exemple, nous commençons par être conscients de chacun des mouvements que nous exécutons, parce qu'il vient de nous, parce qu'il résulte d'une décision et implique un choix ; puis, à mesure que ces mouvements s'enchaînent davantage entre eux et se déterminent plus mécaniquement les uns les autres, nous dispensant ainsi de nous décider et de choisir, la conscience que nous en avons diminuée et disparaît. Quels sont, d'autre part, les moments où notre conscience atteint le plus de vivacité ? Ne sont-ce pas les moments de crise intérieure, où nous sentons que notre avenir sera ce que nous l'aurons fait ? Les variations d'intensité de notre conscience semblent donc bien correspondre à la somme plus ou moins considérable de choix ou, si vous voulez, de création, que nous distribuons sur notre conduite. Tout porte à croire qu'il en est ainsi de la conscience en général. Si conscience signifie mémoire et anticipation, c'est que conscience est synonyme de choix. » Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'Énergie spirituelle*, p. 6-11.

Point de vue de la conscience (*Standpunkt des Bewusstseins*)

Le « point de vue de la conscience » consiste en « un savoir de choses objectives en opposition à elle et en un savoir de soi-même en opposition à ces choses » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Préface, traduction Hyppolite, I, p. 24.

Conscience et choix

Conscience est synonyme de choix

« Si, comme nous le disions, la conscience retient le passé et anticipe l'avenir, c'est précisément sans doute qu'elle est appelée à effectuer un choix : pour choisir, il faut penser à ce qu'on pourra faire et se remémorer les conséquences, avantageuses ou nuisibles, de ce qu'on a déjà fait ; il faut prévoir et il faut se souvenir. (...) Qu'arrive-t-il quand une de nos actions cesse d'être spontanée pour devenir automatique ? La conscience s'en retire. Dans l'apprentissage d'un exercice, par exemple, nous commençons par être conscients de chacun des mouvements que nous exécutons, parce qu'il vient de nous, parce qu'il résulte d'une décision et implique un choix ; puis, à mesure que ces mouvements s'enchaînent davantage entre eux et se déterminent plus mécaniquement les uns les autres, nous dispensant ainsi de nous décider et de choisir, la conscience que nous en avons diminuée et disparaît. Quels sont, d'autre part, les moments où notre conscience atteint le plus de vivacité ? Ne sont-ce pas les moments de crise intérieure, où nous sentons que notre avenir sera ce que nous l'aurons fait ? les variations d'intensité de notre conscience semblent donc bien correspondre à la somme plus ou moins considérable de choix ou, si vous voulez, de création, que nous distribuons sur notre conduite. Tout porte à croire qu'il en est ainsi de la conscience en général. Si conscience signifie mémoire et anticipation, c'est que conscience est synonyme de choix. » Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'énergie spirituelle*, p. 10-11.

Conscience et compréhension

Le foyer du sens n'est pas la conscience

P. Ricœur, *De l'interprétation*, p. 50-54, 62. Critique de Descartes par Kant, critique de Kant par Fichte et Nabert (élargissement de l'éthique).

Conscience et désir

Dépendance du *Cogito* à l'égard du désir

P. Ricœur, *De l'interprétation*, p. 438-444 : la dépendance du *Cogito* à l'égard du désir n'est pas immédiatement saisissable (ni d'ailleurs réflexivement). Elle ne peut être saisie que par une herméneutique des signes de cet enracinement (c'est-à-dire interprétée par une *autre* conscience), p. 443.

Conscience et angoisse

La conscience est habitée par une angoisse qui ne peut s'apaiser

« Ce qui est limité à une vie naturelle n'a pas, par soi-même, le pouvoir d'aller au-delà de son être-là immédiat ; mais il est poussé au-delà de cet être-là par un autre, et cet être-arraché à sa position, est sa mort. Mais la conscience est pour soi-même son propre *concept*, elle est donc immédiatement l'acte d'outrepasser le limité, et, quand ce limité lui appartient, l'acte de s'outrepasser soi-même. Avec l'existence singulière, l'au-delà est en même temps posé dans la conscience, serait-ce encore seulement comme dans l'intuition spatiale, à côté du limité. La conscience subit donc cette violence venant d'elle-même, violence par laquelle elle se gâte toute satisfaction limitée. Dans le sentiment de cette violence, l'angoisse peut bien reculer devant la vérité, aspirer et tendre à conserver cela même dont la perte menace. Mais cette angoisse ne peut pas s'apaiser : en vain elle veut se fixer dans une inertie sans pensée ; la pensée trouble alors l'absence de pensée et son inquiétude dérange cette inertie ; en vain elle se cramponne dans une certaine forme de sentimentalité qui assure que tout est bon dans son espèce ; cette assurance souffre autant de violence de la part de la raison qui ne trouve pas quelque chose bon, précisément en tant que c'est une espèce. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. Hyppolite, Aubier, I, Introduction, p. 71.

Conscience malheureuse

La conscience malheureuse : l'âme religieuse (cf. Pascal) comme âme divisée

« Méditant à la fois sur son propre temps et sur la fin de l'empire romain, Hegel saisit leur essence qui est d'être des époques de malheur pour la conscience. Et s'il est vrai que le romantisme est en même temps une renaissance du sentiment religieux, ne serions-nous pas amenés à dire que c'est le sentiment religieux lui-même qui nous fait éprouver la nécessité du malheur ? L'âme religieuse, que ce soit celle de Pascal ou de Hamann, est une âme divisée. » Jean Wahl, *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Monfort, 1929, p. 18.

« La conscience malheureuse, un homme plus que tout autre est venu nous révéler son essence, en tant qu'elle est sentie par nous, et cet homme, c'est Pascal. » Jean Wahl, *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Monfort, 1929, p. 108.

Le malheur de la conscience religieuse n'est qu'un *moment* de l'idée suprême

« Le concept pur ou l'infinitude, comme abîme du néant où tout être s'engloutit, ne doit désigner la douleur infinie que comme un moment, – douleur qui jusque-là n'était dans la culture que comme un fait historique, et constituait le sentiment sur lequel repose la religion moderne, le sentiment que Dieu même est mort (Pascal en avait donné une expression pour ainsi dire purement empirique dans la formule : la Nature est telle qu'elle *marque* partout un *Dieu perdu* et dans l'homme et hors de l'homme), – mais il ne doit donc désigner la douleur infinie que comme moment, et rien que comme un moment de l'idée suprême, mais pas davantage. » Hegel, *Foi et savoir* (1802), Ophrys, 1970, p. 298.

Du malheur de la conscience à la raison : en finir avec la transcendance

« Il n'y a pas de doute que Hegel lui-même rejette l'idée du *Jenseits*, de la *transcendance* de Dieu. D'après lui, c'est précisément la notion selon laquelle l'Absolu serait *en dehors* du Monde spatio-temporel, au-delà de l'humanité et de l'Histoire, qui est spécifique à la Religion. C'est cette idée qui oppose la Théologie (même chrétienne) à la Philosophie véritable ou à la *Science* de Hegel, et qui se traduit dans le plan existentiel par le *malheur* de l'Homme religieux.

« L'être vrai de l'Homme est son action », dit Hegel. C'est seulement dans et par l'action, effectuée par lui en tant que Citoyen (*Bürger*) d'un État, que l'Homme se réalise en tant qu'individu libre historique et atteint ainsi la *Satisfaction*, qui témoigne de la plénitude et de la perfection de son être. Or, à cause de l'idée de la transcendance, l'action de l'Homme religieux n'est pas une action véritable, et la Société religieuse (l'Église) n'est pas un véritable État. L'Homme religieux agit. Mais le but de son action est, pour lui, dans l'au-delà, sur lequel il n'a pas de prise : l'efficace vient de Dieu ; c'est donc Dieu qui agit dans l'Homme ; ainsi, son action ne réalise pas sa liberté ou son être

et ne lui donne donc pas la Satisfaction qu'il recherche. De même, l'Église n'est pas une Société ou un État véritable : ses membres poursuivent un but transcendant (le salut), qui est strictement individuel ; dans cette poursuite on ne peut ni aider un autre, ni être aidé par un autre ; d'où l'absence d'une interaction sociale véritable, qui seule peut mener l'Homme à sa perfection. Ainsi, l'idée de la transcendance ôte à l'action individuelle et sociale de l'Homme religieux toute efficacité. Et ceci est reconnu par lui-même, car il attend le salut non pas de ses propres actions, mais de la grâce divine. Or, en reconnaissant l'inefficacité de son action, c'est-à-dire la vanité de son être, l'Homme reconnaît et accepte le *malheur* qui, pour lui, est l'essence même de son existence, et qui, en fait, est tout autant la source de la Religiosité que sa conséquence.

Pour se libérer de ce *malheur*, pour arriver à la *Satisfaction*, c'est-à-dire à la plénitude réalisée de son être, l'Homme doit donc tout d'abord abandonner l'idée de l'*au-delà*. Il doit reconnaître que sa réalité véritable et unique est son action librement effectuée dans l'ici-bas pour l'ici-bas ; il doit comprendre qu'il n'est rien en dehors de son existence active dans le Monde, où il naît, [76] vit et meurt, et où il peut atteindre sa perfection. Et l'Homme finit par le comprendre. En le comprenant, l'Homme cesse d'être l'Homme de la Conscience-de-soi, qui culmine dans la Conscience malheureuse : il devient l'Homme de la Raison (*Vernunft*), qui, d'après Hegel, « n'a pas de religion » Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Gallimard, 1947, p. 75-76 (résumé du cours de 1934-1935 à l'EPHE sur la section IV B de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel).

Conscience et éveil

Éveiller n'est pas « rendre conscient »

« C'est trop peu dire que le sommeil n'est pas simplement une absence de conscience. Nous savons au contraire qu'au sommeil, précisément, appartient une conscience particulière, une conscience extrêmement vivace dans beaucoup de cas, à savoir le rêve. C'est donc à plus forte raison que se dérobe ici la possibilité de distinguer quoi que ce soit par la distinction « conscient – inconscient ». Veille et sommeil ne coïncident pas avec conscience et inconscience.

Ainsi apparaît déjà le fait qu'avec la distinction entre « conscient » et « inconscient », nous ne nous tirons pas d'affaire. Éveiller une tonalité <*eine Stimmung wecken*>, cela ne peut vouloir dire simplement : rendre consciente une tonalité qui était auparavant inconsciente. Mais éveiller une tonalité, cela veut dire : la laisser *s'éveiller* et la laisser *être* précisément en tant que telle. Mais si nous rendons consciente une tonalité, pour la savoir et pour la faire expressément objet du savoir, nous obtenons alors le contraire d'un éveil. Alors justement la tonalité est détruite, ou pour le moins n'est-elle pas renforcée ; elle est au contraire affaiblie et modifiée. » Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, § 16, Gallimard, 1992, p. 100.

Conscience et identité personnelle

La conscience, fondement de l'identité personnelle

« Il nous faut considérer ce que représente la personne ; c'est, je pense, un être pensant et intelligent, doué de raison et de réflexion, et qui peut se considérer soi-même comme soi-même, une même chose pensante en différents temps et lieux ; ce qu'il fait uniquement par cette conscience qui est inséparable de la pensée, et lui est essentielle à ce qu'il me semble : car il est impossible à quelqu'un de percevoir sans percevoir aussi qu'il perçoit. Quand nous voyons, entendons, sentons par l'odorat ou le toucher, éprouvons, méditons ou voulons quelque chose, nous savons que nous le faisons. Il en va toujours ainsi de nos sensations et de nos perceptions présentes : ce par quoi chacun est pour lui-même précisément ce qu'il appelle soi (...). Car la conscience accompagne toujours la pensée, elle est ce qui fait que chacun est ce qu'il appelle soi et qu'il se distingue de toutes les autres choses pensantes. » Locke, *Essai sur l'entendement humain*, II, 27, § 9.

L'invention de la « conscience » et celle de l'identité personnelle

Voir Wolff, *Dire le monde*, p. 132, qui associe l'invention de la « conscience » (au sens de *consciousness*) par Locke et celle de l'identité personnelle. L'invention du concept d'identité personnelle consiste à appliquer le concept de substance à une personne. Cette invention est l'œuvre de Locke. Il est du

même coup l'inventeur d'une autre innovation conceptuelle, car il faut un critère de cette identité personnelle : c'est la « conscience » (*consciousness*). Le traducteur de l'époque, Coste, hésite encore devant ce néologisme. Cf. Locke, *Essai*, II, 27, § 9. Voir aussi § 13, où l'on voit l'enjeu : rendre les hommes punissables.

Conscience et inconscient

Conscient et inconscient sont entrelacés

« Je ne puis m'empêcher de faire à l'inconscient une très large place, non seulement dans la vie psychologique mais encore dans l'univers en général, l'existence de la matière non perçue me paraissant être quelque chose du même genre que celle d'un état psychologique non conscient. Cette existence de quelque réalité en dehors de toute conscience actuelle n'est pas, sans doute, l'existence *en soi* dont parlait l'ancien substantialisme ; et cependant ce n'est pas de l'actuellement présenté à une conscience, c'est quelque chose d'intermédiaire entre les deux, toujours sur le point de devenir ou de redevenir conscient, quelque chose d'intimement mêlé à la vie consciente, *intertwoven with it*, et non pas *underlying it*, comme le voulait le substantialisme. » Bergson, *Lettre à William James du 15 février 1905*, dans *Mélanges*, p. 652.

La distinction de la conscience et de l'inconscience ne correspond pas à celle de l'éveil et du sommeil

« C'est trop peu dire que le sommeil n'est pas simplement une absence de conscience. Nous savons au contraire qu'au sommeil, précisément, appartient une conscience particulière, une conscience extrêmement vivace dans beaucoup de cas, à savoir le rêve. C'est donc à plus forte raison que se dérobe ici la possibilité de distinguer quoi que ce soit par la distinction « conscient – inconscient ». Veille et sommeil ne coïncident pas avec conscience et inconscience.

Ainsi apparaît déjà le fait qu'avec la distinction entre « conscient » et « inconscient », nous ne nous tirons pas d'affaire. Éveiller une tonalité *<eine Stimmung wecken>*, cela ne peut vouloir dire simplement : rendre consciente une tonalité qui était auparavant inconsciente. Mais éveiller une tonalité, cela veut dire : la laisser *s'éveiller* et la laisser *être* précisément en tant que telle. Mais si nous rendons consciente une tonalité, pour la savoir et pour la faire expressément objet du savoir, nous obtenons alors le contraire d'un éveil. Alors justement la tonalité est détruite, ou pour le moins n'est-elle pas renforcée ; elle est au contraire affaiblie et modifiée. » Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, § 16, Gallimard, 1992, p. 100.

Conscience et jugement

La conscience d'un homme et son jugement ne sont qu'une même chose

« Est également incompatible avec l'obéissance civile la doctrine selon laquelle tout ce qu'un homme fait contre sa conscience est un péché. Une telle doctrine a sa source dans ce fait que les hommes se font eux-mêmes juges du bien et du mal. Car la conscience d'un homme et son jugement ne sont qu'une même chose et la conscience, tout comme le jugement, peut être erronée. » Hobbes, *Léviathan*, ch. 19.

Conscience et nature

À la différence de ce qui est limité à une vie naturelle, la conscience est l'acte d'aller au-delà des limites et au-delà de soi-même

« Ce qui est limité à une vie naturelle n'a pas, par soi-même, le pouvoir d'aller au-delà de son être-là immédiat ; mais il est poussé au-delà de cet être-là par un autre, et cet être-arraché à sa position, est sa mort. Mais la conscience est pour soi-même son propre *concept*, elle est donc immédiatement l'acte d'outrepasser le limité, et, quand ce limité lui appartient, l'acte de s'outrepasser soi-même. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Introduction, Aubier, I, p. 71.

Conscience et pensée

Dévalorisation de la conscience au profit de la pensée

Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, p. 28 sq. : la philosophie de Spinoza dévalorise la conscience au profit de la pensée.

Conscience politique

Lénine, *Œuvres*, V, p. 381 sq., p. 431.

Conscience et représentation

La conscience n'est qu'un *accident* de la représentation

Nietzsche, *Le gai savoir*, § 354-357 : Leibniz a raison contre Descartes. La conscience n'est qu'un accident de la représentation.

La conscience est la représentation qu'une autre représentation est en moi

« Toute notre connaissance comporte une *double* relation ; d'abord une relation à l'*objet*, ensuite une relation au *sujet*. Au premier point de vue, elle se rapporte à la *représentation* ; au second, à la *conscience* en général – À proprement parler, la conscience, c'est une représentation qu'une autre représentation est en moi. » Kant, *Logique*, Introduction, V, Vrin, p. 35.

La conscience est la condition de la *clarté* d'une représentation

« La variété dans la forme de la connaissance repose sur une condition qui accompagne toute connaissance : la *conscience*. Si j'ai conscience de la représentation, elle est *claire* ; si je n'en ai pas conscience, elle est *obscur*. » Kant, *Logique*, Introduction, V, Vrin, p. 35.

Cf. *Leçons de métaphysique*, Livre de Poche, 1993, p. 272 et 248.

Conscience et science

La conscience et la science doivent s'unir

« Si le point de vue de la conscience – consistant en un savoir de choses objectives en opposition à elle et en un savoir de soi-même en opposition à ces choses – vaut pour la science comme l'*Autre* – ce en quoi la conscience se sait près de soi-même, plutôt comme la perte de l'esprit –, inversement l'élément de la science est pour la conscience un lointain au-delà dans lequel elle ne se possède plus soi-même. Chacune de ces deux parties semble constituer pour l'autre l'inverse de la vérité. La conscience naturelle se confie-t-elle immédiatement à la science, c'est là pour elle un nouvel essai de marcher sur la tête, qu'elle fait sans savoir ce qui l'y pousse. Quand la conscience naturelle est contrainte de prendre cette position insolite et de se mouvoir ainsi, on lui impose une violence qui paraît sans nécessité et à laquelle elle n'est pas préparée. Que la science soit en elle-même ce qu'elle voudra, elle se présente dans sa relation à la conscience de soi immédiate comme l'inverse de celle-ci ; ou encore, étant donné que cette conscience de soi a, dans la certitude de soi-même, le principe de sa réalité effective, la science, quand ce principe pour soi est en dehors d'elle, assume la forme de la non-réalité effective. La science doit donc unifier un tel élément avec elle-même, ou plutôt elle doit montrer que cet élément lui appartient et le mode selon lequel il lui [25] appartient. Manquant de la réalité effective, la science est seulement le contenu, comme l'*en-soi*, elle est le *but* qui n'est encore d'abord qu'un *intérieur* ; elle n'est pas comme esprit, mais elle n'est d'abord que comme substance spirituelle. Cet en-soi doit s'extérioriser et doit devenir pour soi-même, ce qui signifie seulement que cet en-soi doit poser la conscience de soi comme étant une avec lui. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Préface, traduction Hyppolite, I, p. 24-25.

Conscience et sujet

Sartre, « Conscience de soi et connaissance de soi », conférence de la Société française de philosophie, 2 juin, 1947 ; « Marxisme et subjectivité » (1961), *Les temps modernes*, 1993.

Michel Kail, « La conscience n'est pas sujet : pour un matérialisme authentique », *Revue philosophique*, 1996, p. 339-354.

Conscience et temps

Conscience et temps

Conscience signifie d'abord mémoire

« Qu'est-ce que la conscience ? vous pensez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous. Mais sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire. La mémoire peut manquer d'ampleur ; elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé ; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver ; mais la mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant : comment définir autrement l'inconscience ? Quand Leibniz disait de la matière que c'est « un esprit instantané », ne la déclarait-il pas, bon gré, mal gré, insensible ? Toute conscience est donc mémoire – conservation et accumulation du passé dans le présent. » Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'énergie spirituelle*, p. 5.

La conscience est un pont jeté entre le passé et l'avenir

« Qu'est-ce que la conscience ? vous pensez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous. Mais sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire. La mémoire peut manquer d'ampleur ; elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé ; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver ; mais la mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant : comment définir autrement l'inconscience ? Quand Leibniz disait de la matière que c'est « un esprit instantané », ne la déclarait-il pas, bon gré, mal gré, insensible ? Toute conscience est donc mémoire – conservation et accumulation du passé dans le présent.

Mais toute conscience est anticipation de l'avenir. Considérez la direction de votre esprit à n'importe quel moment : vous trouverez qu'il s'occupe de ce qui est, mais en vue surtout de ce qui va être. L'attention est une attente, et il n'y a pas de conscience sans une certaine attention à la vie. L'avenir est là ; il nous appelle, ou plutôt il nous tire à lui : cette traction ininterrompue, qui nous fait avancer sur la route du temps, est cause aussi que nous agissons continuellement. Toute action est un empiétement sur l'avenir.

Retenir ce qui n'est déjà plus, anticiper sur ce qui n'est pas encore, voilà donc la première fonction de la conscience. Il n'y aurait pas pour elle de présent, si le présent se réduisait à l'instant mathématique. Cet instant n'est que la limite, purement théorique, qui sépare le passé de l'avenir ; il peut à la rigueur être conçu, il n'est jamais perçu ; quand nous croyons le surprendre, il est déjà loin de nous. Ce que nous percevons en fait, c'est une certaine épaisseur de durée qui se compose de deux parties : notre passé immédiat et notre avenir imminent. Sur ce passé nous sommes appuyés, sur cet avenir nous sommes penchés ; s'appuyer et se pencher ainsi est le propre d'un être conscient. Disons donc, si vous voulez, que la conscience est un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir. » Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'énergie spirituelle*, p. 5-6.

Il n'y a pas de conscience instantanée

« Qu'est-ce que la conscience ? Vous pensez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous. Mais sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire. La mémoire peut manquer d'ampleur ; elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé ; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver ; mais la mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant : comment définir autrement l'inconscience ? Quand Leibniz disait de la matière que c'est « un esprit instantané », ne la déclarait-il pas,

bon gré, mal gré, insensible ? Toute conscience est donc mémoire – conservation et accumulation du passé dans le présent. » Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'Énergie spirituelle*, p. 4-5.

Conscience et vie

Bergson, « La conscience et la vie » (1911), dans *L'Énergie spirituelle*

Conscience signifie vie, c'est-à-dire rapport réciproque

« Conscience signifie vie, c'est-à-dire rapport réciproque universel » Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Method*, 1888, p. 32.

Natorp ajoute : « Ce qui est donné, ce n'est pas la conscience comme processus dans le temps, c'est le temps comme forme de la conscience. » (cité par Gadamer, *Vérité et méthode*, p. 85, qui compare Natorp et Bergson).

Conscience de soi

Descartes, *Lettre à Plempius* du 3 octobre 1637 ("sentimus nos videre"). Commenté par Michel Henry, *Incarnation*, p. 168.

Conscience et conscience de soi

« ... Hegel appelle conscience, dans la *Phénoménologie de l'esprit*, la simple manifestation de l'être du monde pour un témoin qui ne se sait pas lui-même. Avant la conscience de soi, la conscience est simplement la manifestation du monde. » Ricœur, *De l'interprétation*, p. 449.

La conscience de soi est la simple représentation du moi, par laquelle l'esprit s'intuitionne tel qu'il s'apparaît et non tel qu'il est

« La conscience de soi-même (l'aperception) est la simple représentation du moi <Ich>, et si, par elle seule, tout le divers qui est dans le sujet était donné spontanément, l'intuition interne serait alors intellectuelle. Mais, dans l'homme, cette conscience exige une perception interne du divers, qui est préalablement donné dans le sujet, et le mode suivant lequel il est donné dans l'esprit sans spontanéité doit, en raison de cette différence, s'appeler sensibilité. Si la faculté d'avoir conscience de soi-même doit découvrir (appréhender) ce qui se trouve dans l'esprit, cette faculté doit affecter l'esprit, et elle ne peut produire que de cette façon une intuition de soi-même ; mais la forme de cette intuition, qui constitue un fondement préalable dans l'esprit, détermine dans la représentation du temps la façon dont le divers est rassemblé dans l'esprit ; [B 69] celui-ci, en effet, s'intuitionne lui-même, non comme il se représenterait immédiatement de manière spontanée, mais selon la façon dont il est intérieurement affecté, et par conséquent tel qu'il s'apparaît, non tel qu'il est. » Kant, *Critique de la raison pure*, Esthétique transcendantale, B 68-69, Traduction Delamarre et Marty, Folio Gallimard, p. 114.

Conscience de soi et connaissance de soi

Sartre, « Conscience de soi et connaissance de soi », conférence de la Société française de philosophie, 2 juin, 1947.

La conscience que nous avons de notre âme n'est pas une idée claire ; ce n'est qu'une connaissance imparfaite

« J'ai dit en quelques endroits, et même je crois avoir suffisamment prouvé dans le troisième livre de la *Recherche de la vérité*, que nous n'avons point d'idée claire de notre âme, mais seulement conscience ou sentiment intérieur ; qu'ainsi nous la connaissons beaucoup plus imparfaitement que nous faisons l'étendue. » Malebranche, *Recherche de la vérité*, XIe Éclaircissement.

La conscience que nous avons de notre âme est suffisante pour en montrer l'immortalité et la liberté

« Encore que nous n'ayons pas une entière connaissance de notre âme, celle que nous avons par conscience ou sentiment intérieur suffit pour en démontrer l'immortalité, la spiritualité, la liberté et quelques autres attributs qu'il est nécessaire que nous sachions, et c'est pour cela que Dieu ne nous la fait point connaître par son idée comme il nous fait connaître les corps. La connaissance que nous avons de notre âme par conscience est imparfaite, il est vrai, mais n'est point fausse. » Malebranche, *Recherche de la vérité*, III, II, ch. 7, § 4.

La conscience de soi n'existe qu'en tant qu'elle est reconnue par une autre conscience de soi

« La conscience de soi est *en soi* et *pour soi* quand et parce qu'elle est en soi et pour soi pour une autre conscience de soi ; c'est-à-dire qu'elle n'est qu'en tant qu'être reconnu <als ein Anerkanntes>. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. Hyppolite, Aubier, I, section IV A, p. 155.

« La conscience de soi est réelle seulement en tant qu'elle connaît son écho (et son reflet) dans un autre. » Hegel, *Propédeutique*, I, § 39. – Passage cité et commenté par Sartre, *L'être et le néant*, p. 293. Pour une comparaison avec Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, ç, voir Voelke, « Le problème d'autrui dans la pensée aristotélicienne », *Revue de théologie et de philosophie*, 1954, p. 261-282 ; voir aussi Voelke, *Les rapports avec autrui dans la philosophie Grecque d'Aristote à Panétius*, Vrin, 1963, p. 169 : la signification des quelques passages des éthiques où Aristote semble préfigurer Hegel n'apparaît peut-être pleinement qu'aujourd'hui, dans un climat philosophique marqué par la *Phénoménologie de l'esprit*.

Narcissisme de la conscience de soi

« Nous passons donc à un nouveau moment, qui va être le dernier moment de la conscience de soi, et qui, très exceptionnellement chez Hegel est illustrée par des noms propres, *le Stoïcisme* et *le Scepticisme*, à côté de *la conscience malheureuse*. La conscience malheureuse, c'est typiquement hégélien, mais le stoïcisme et le scepticisme ce sont des philosophies parfaitement connues de l'Antiquité. Reste que, chez Hegel, il faut prendre ces noms propres au sens commun, si l'on peut dire, et considérer que ces trois attitudes, stoïcisme, scepticisme et conscience malheureuse, sont simplement trois manières, pour la conscience de soi, de vivre son rapport à son essence, c'est-à-dire à ce que nous avons appelé la négativité absolue, c'est-à-dire finalement, Hegel le dit, sa propre liberté. Stoïcisme, scepticisme et conscience malheureuse sont donc trois modes de ce que l'on pourrait appeler *la vie intérieure*, la confrontation de la conscience avec son intériorité, avec son essence interne, avec ce que l'on appelle *l'âme* ; en effet, ce que l'on appelle l'âme, c'est quelque chose que l'on a (« *Objets inanimés avez-vous donc une âme ?* » comme dit Lamartine), c'est quelque chose que l'on a et non pas quelque chose que l'on est ; l'âme ce n'est pas la conscience même, la conscience de soi considérée dans son actualité ; ce qu'on appelle l'âme, c'est plutôt l'essence immortelle de la conscience de soi, ce que la conscience de soi pose d'elle-même comme étant son essence immortelle, immortelle car elle n'est rien d'autre que le reflet de la conscience sur le miroir de sa propre mort. S'il y a quelque chose d'immortel, c'est précisément la mort ; mourir, on ne sait pas très bien ce que c'est, mais en tout cas c'est devenir immortel, il n'y a aucun doute là-dessus. Donc, dans la mesure où la conscience se reflète sur le miroir de sa propre mort, elle s'apparaît à elle-même comme âme, comme quelque chose d'essentiel, d'intérieur, d'immortel et, finalement, d'imaginaire, puisque c'est la conscience elle-même se regardant dans le miroir de la mort. C'est toujours effectivement dans une perspective de miroir qu'apparaît l'âme dans la tradition philosophique occidentale ; depuis l'*Alcibiade* de Platon, l'âme est définie comme ce que l'on voit lorsque [108] l'on se regarde dans l'œil de l'aimé, dans ce qu'on appelle ses « mirettes », dans sa pupille (*korè*, en grec, signifie « pupille » ou « jeune fille ») ; de même que chez Lacan, par exemple, c'est à ce qu'il appelle « *le stade du miroir* » que l'individu morcelé, éclaté, se découvre comme formant un tout.

La vie intérieure, donc, va être ce qu'on pourrait appeler un *narcissisme*, c'est-à-dire un rapport interne à un semblable plus parfait que soi-même, à quelque chose en moi qui est plus moi-même que moi-même, qui constitue mon essence et mon intériorité ultime et qui s'annonce initialement comme *être-à-la-mort*.

Il va y avoir trois modalités de ce narcissisme, stoïcisme, scepticisme et conscience malheureuse, et le moment tout entier va correspondre à ce qu'était, dans la section Conscience, le moment de l'entendement : dans l'entendement, la conscience s'occupait de l'intérieur des choses ; dans le narcissisme, la conscience de soi s'intéresse à sa propre intériorité, à sa vie intérieure. » Jean-François Marquet, *Leçons sur la phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Ellipses, 2009, p. 107-108.

Dasein et conscience de soi

« On ne saurait déterminer la constitution ontologique du *Dasein* à l'aide de la conscience de soi. » Heidegger, *Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 214.

C'est la mort qui constitue l'essence de la conscience de soi

« C'est la mort qui constitue l'essence intérieure de la conscience de soi. Dès lors, la vie intérieure n'est rien d'autre qu'une fascination spéculaire du sujet par sa mort (« *tête-à-tête sombre et limpide* », comme dira Baudelaire) ; ici, le miroir dans lequel se regarde la conscience de soi, c'est le miroir de sa propre mort, et, dans ce miroir, elle ne peut se reconnaître ou elle ne peut s'apercevoir que comme absolument libre, absolument dégagée de tout : la mort, en effet, est la négativité absolue, la négation de tout étant, et se voir dans le miroir de la mort, c'est se voir libre à l'égard de tout. D'où le titre général de cette section (traduction Hyppolite, I, p. 167) : *Liberté de la conscience de soi ; stoïcisme, scepticisme et la conscience malheureuse*.

« La liberté ou la mort » dit-on dans les grands jours d'émeute ; en fait, la liberté est la mort, la liberté et la mort c'est exactement la même [109] chose, dit Hegel, et c'est parce que je me regarde dans le miroir de la mort que je peux m'apparaître comme libre. » Jean-François Marquet, *Leçons sur la phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Ellipses, 2009, p. 108-109.

Conscience morale (allemand *Gewissen*, angl. *Conscience*)

Les Grecs n'avaient pas de conscience (*Gewissen*)

« La liberté subjective précisément qui constitue dans notre société le principe et la forme particulière de la liberté, le fondement absolu de notre État et de notre vie religieuse, ne pouvait apparaître en Grèce que comme *destruction* <*Verderben*>. L'intériorité n'était pas éloignée de l'esprit grec, il devait bientôt y aboutir ; mais elle précipita son monde à la ruine, car la constitution n'avait rien calculé à cet égard et ignorait cette détermination parce qu'elle ne la contenait pas. Des Grecs, sous la forme première et vraie de leur liberté, nous pouvons affirmer qu'ils n'avaient pas de conscience <*Gewissen*> ; chez eux régnait l'habitude de vivre pour la patrie, sans autre réflexion. L'abstraction d'un État, qui est pour notre entendement l'essentiel, ils ne la connaissaient pas, mais leur fin était la patrie vivante : cette Athènes, cette Sparte, ces temples, ces autels, cette manière de vivre ensemble, ce milieu de concitoyens, ces mœurs et ces habitudes. Pour le Grec, la patrie était une [195] nécessité hors de laquelle il ne pouvait vivre. Les sophistes, les maîtres de sagesse <*Weisheit*> furent les premiers à introduire la réflexion subjective et la doctrine nouvelle, à savoir que chacun devait agir suivant sa propre conviction <*Überzeugung*>. Dès que la réflexion survient, chacun a son opinion propre, on recherche si le droit ne peut être amélioré, au lieu de s'en tenir à ce qui existe, on trouve la conviction en soi-même et ainsi commence une liberté subjective indépendante où l'individu est capable de tout sacrifier à sa conscience <*Gewissen*>, à l'encontre même de la constitution existante. » Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. Gibelin, Vrin, 1963, p. 194-195.

La conscience, instinct divin

« La conscience est à l'âme ce que l'instinct est au corps » Rousseau, *Émile*, IV (Profession de foi du vicaire savoyard).

« Dans toutes les questions de morale difficiles comme celle-ci, je me suis toujours bien trouvé de les résoudre par le dictamen de ma conscience plutôt que par les lumières de la raison : jamais l'instinct moral ne m'a trompé. » Rousseau, *Quatrième promenade*. Voir Derathé, *Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*, p. 79.

« Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. » Rousseau, *Émile*, IV (Profession de foi du vicaire savoyard).

La voix de la conscience

Sur la « voix de la conscience » et les « cent manières » de l'écouter : Nietzsche, *Le gai savoir*, IV, § 335.

Conscience et amour

Amour du bien

Dieu nous a « donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître » Rousseau, *Émile*, IV (Profession de foi du vicaire savoyard). Cf. *Nouvelle Héloïse*, VI, lettre 7 ; III, lettre 21.

Amour de l'ordre

« L'homme n'est pas un être simple ; il est composé de deux substances. Si tout le monde ne convient pas de cela, nous en convenons vous et moi, et j'ai tâché de le prouver aux autres. Cela prouvé, l'amour de soi n'est pas une passion simple ; mais elle a deux principes, savoir l'être intelligent et l'être sensitif, dont le bien-être n'est pas le même. L'appétit des sens tend à celui du corps, et l'amour de l'ordre à celui de l'âme. Ce dernier amour développé et rendu actif porte le nom de conscience ; mais la conscience ne se développe et n'agit qu'avec les lumières de l'homme. Ce n'est que par ces lumières qu'il parvient à connaître l'ordre, et ce n'est que quand il le connaît que sa conscience le porte à l'aimer. La conscience est donc nulle dans l'homme qui n'a rien comparé, et qui n'a point vu ses rapports. Dans cet état l'homme ne connaît que lui ; il ne voit son bien-être opposé ni conforme à celui de personne ; il ne hait ni n'aime rien ; borné au seul instinct physique, il est nul, il est bête ; c'est ce que j'ai fait voir dans mon *Discours sur l'inégalité*. » Rousseau, *Lettre à C. de Beaumont*, novembre 1762.

Amour du beau

« L'amour du beau est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même » Rousseau, *Lettre à d'Alembert*. Rousseau précise en note : « C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les philosophes, cet amour est inné dans l'homme, et sert de principe à la conscience. »

Sur le rapport entre amour de l'ordre et amour du beau chez Rousseau, voir Derathé, *Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*, p. 98.

Conscience et daimôn

L'âme-démon des Grecs « a quelque chose de la nature de la conscience » : E. Rohde, *Psyché*, p. 416.

Conscience et liberté

Liberté d'agir selon sa conscience

« Si cette liberté d'agir selon sa conscience était permise à un chacun, dans une telle diversité et mélange de consciences, l'on ne vivrait pas une heure durant en paix et bonne intelligence. »

Hobbes, *De corpore politico*, II, 5, § 2.

« Est également incompatible avec l'obéissance civile la doctrine selon laquelle tout ce qu'un homme fait contre sa conscience est un péché. Une telle doctrine a sa source dans ce fait que les hommes se font eux-mêmes juges du bien et du mal. Car la conscience d'un homme et son jugement ne sont qu'une même chose et la conscience, tout comme le jugement, peut être erronée. » Hobbes, *Léviathan*, ch. 19.

Objection de conscience

Sur l'objection de conscience chez Hobbes (qui en refuse le principe) et les théoriciens du droit naturel, voir Derathé, *Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps*, p. 322 sq.

Conscience et nature humaine

« Connaître le bien, ce n'est pas l'aimer : l'homme n'en a pas la connaissance innée, mais sitôt que sa raison le lui fait connaître, sa conscience le porte à l'aimer : c'est ce sentiment qui est inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il soit impossible d'expliquer par des conséquences de notre nature le principe immédiat de la conscience, indépendant de la raison même. Et quand cela serait impossible, encore ne serait-il pas nécessaire : car, puisque ceux qui nient ce principe admis et reconnu par tout le genre humain ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes tout aussi bien fondés qu'eux, et nous avons de plus le témoignage intérieur, et la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. » Rousseau, *Émile*, IV (Profession de foi du vicaire savoyard).

Conscience et confiance en soi

Shakespeare, *Richard III*, I, 4, dialogue des deux meurtriers de Clarence : référence ironique à la conscience, qui « vous rend lâche » et « est bannie de toutes les villes et de toutes les cités comme une chose dangereuse », opposée à la confiance en soi.

La « conscience » suppose la dualité du désir et du devoir

« Pour saisir toute la force de cette analyse <de Sidgwick> de la différence entre l'éthique ancienne et l'éthique moderne, rappelons l'observation de Hegel selon laquelle la conscience a eu dans la pensée moderne une importance qu'elle n'a jamais eue dans la pensée des Anciens. Sidgwick lui-même en convient.¹ Mais il est aussi parvenu à expliquer ce phénomène d'une façon qui est plus perspicace que tout ce que Hegel a pu en dire. Dès lors que l'on considère que le juste prime sur le bien, tout individu peut se trouver dans des situations où ce qu'il devrait faire entre en conflit avec ce qu'il veut faire et où ce conflit ne disparaîtra pas (comme il disparaissait dans la théorie des Anciens) lorsque l'individu en question comprend mieux ce qu'il désire². Du point de vue moral, le plein accomplissement de soi doit alors céder devant les exigences de la morale. Et vivre sous l'autorité de la conscience, c'est avoir intériorisé la supériorité de ces exigences. Sans cette « dualité » de la raison pratique, pour reprendre les termes de Sidgwick, l'idée même de conscience n'a pas de fondement³. » Charles Larmore, *Modernité et morale*, PUF, 1993, p. 49-50.

¹ Hegel, *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, dans *Werke*, 12, Suhrkamp 1971, p. 309 et 323 ; Sidgwick, *Outlines of the History of Ethics*, p. 9, 26, 197 sq.

² La perspective ancienne est exposée de façon particulièrement claire dans Cicéron, *De officiis*, II, 9, 10 ; III, 11, 34-35, 101.

³ Kant défend la même thèse quand il soutient (V, 111-112) qu'en identifiant la vertu au bonheur, les Anciens n'ont pas compris la complexité du *summum bonum* qui est le bonheur en accord avec la vertu.

Pour être purement moraux, les actes ne doivent pas être accomplis consciemment

« Si les actes ne sont pas accompagnés de conscience, c'est alors qu'ils sont purs et qu'au plus haut degré ils sont intenses et vivants. » Plotin, *Ennéades*, I, 4, 10, 26 sq.

Cité par Pierre Hadot, *La citadelle intérieure*, qui fait un rapprochement avec l'Évangile (« Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. », Matthieu, 6, 3) et commente en notant que l'intention morale doit accomplir ses actes naturellement, spontanément, et en quelque sorte inconsciemment.

La conscience intellectuelle contre la conscience morale

Nietzsche, *Le gai savoir*, § 335 (« Vive la physique ! ») : Nietzsche en appelle à la conscience intellectuelle contre la conscience morale. Contre la morale : « Devenir ceux que nous sommes ».

La conscience est intrinsèquement conscience morale

Voir Alain Renaut, *Sartre, le dernier philosophe*, p. 193 : l'intersubjectivité est première par rapport à la subjectivité (p. 184). C'est cela, et cela seul, qui permet de sortir du solipsisme et de rendre la morale possible.

La conscience (*Gewissen*) : savoir instinctif du privilège de la responsabilité

« Cet animal nécessairement oublieux, pour qui l'oubli est une force et la manifestation d'une santé robuste s'est créé une faculté contraire, la mémoire, par quoi, dans certains cas, il tiendra l'oubli en échec, — à savoir dans les cas où il s'agit de promettre : il ne s'agit donc nullement de l'impossibilité purement passive de se soustraire à l'impression une fois reçue, ou du malaise que cause une parole une fois engagée et dont on n'arrive pas à se débarrasser, mais bien de la volonté active de garder une impression, d'une continuité dans le vouloir, d'une véritable *mémoire de la volonté* : de sorte que, entre le primitif « je ferai » et la décharge de volonté proprement dite, l'accomplissement de l'*acte*, tout un monde de choses nouvelles et étrangères, de circonstances et même d'actes de volonté, peut se placer sans inconvénient et sans qu'on doive craindre de voir céder sous l'effort cette longue chaîne de volonté. Mais combien tout cela fait supposer de choses ! Combien l'homme, pour pouvoir ainsi disposer de l'avenir, a dû apprendre à séparer le nécessaire de l'accidentel, à pénétrer la causalité, à anticiper et à prévoir ce que cache le lointain, à savoir disposer ses calculs avec certitude, de façon à discerner le but du moyen, — et jusqu'à quel point l'homme lui-même a dû commencer par devenir *appréciable, régulier, nécessaire*, pour les autres comme pour lui-même et ses propres représentations, pour pouvoir enfin répondre de sa personne *en tant qu'avenir*, ainsi que le fait celui qui se lie par une promesse ! [§2] C'est là précisément la longue histoire de l'origine de la *responsabilité*. Cette tâche d'élever et de discipliner un animal qui puisse faire des promesses a pour condition préalable, ainsi que nous l'avons déjà vu, une autre tâche : celle de *rendre* d'abord l'homme déterminé et uniforme jusqu'à un certain point, semblable parmi ses semblables, régulier et, par conséquent, appréciable. Le prodigieux travail de ce que j'ai appelé la « moralité des mœurs » (cf. *Aurore*, aph. 9, 14, 16) — le véritable travail de l'homme sur lui-même pendant la plus longue période de l'espèce humaine, tout son travail *préhistorique*, prend ici sa signification et reçoit sa grande justification, quel que soit d'ailleurs le degré de cruauté, de tyrannie, de stupidité et d'idiotie qui lui est propre : ce n'est que par la moralité des mœurs et la camisole de force sociale que l'homme est *devenu* réellement appréciable. Plaçons-nous par contre au bout de l'énorme processus, à l'endroit où l'arbre mûrit enfin ses fruits, où la société et sa moralité des mœurs présentent enfin au jour ce pour quoi elles n'étaient que moyens : et nous trouverons que le fruit le plus mûr de l'arbre est l'*individu souverain*, l'individu qui n'est semblable qu'à lui-même, l'individu affranchi de la moralité des mœurs, l'individu autonome et supramoral (car « autonome » et « moral » s'excluent), bref l'homme à la volonté propre, indépendante et persistante, l'homme qui *peut promettre*, — celui qui possède en lui-même la conscience fière et vibrante de *ce* qu'il a enfin atteint par là, de ce qui s'est incorporé en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, enfin le sentiment d'être arrivé à la perfection de l'homme. Cet homme affranchi qui *peut* vraiment promettre, ce

maître du *libre* arbitre, ce souverain — comment ne saurait-il pas quelle supériorité lui est ainsi assurée sur tout ce qui ne peut pas promettre et répondre de soi, quelle confiance, quelle crainte, quel respect il inspire — il « mérite » tout cela — et qu'avec ce pouvoir sur lui-même, le pouvoir sur les circonstances, sur la nature et sur toutes les créatures de volonté plus bornée et de relations moins sûres, lui est nécessairement remis entre les mains ? L'homme « libre », le détenteur d'une vaste et indomptable volonté, trouve dans cette possession son *étalon de valeur* : en se basant sur lui-même pour juger les autres, il vénère ou méprise ; et de même qu'il honore fatalement ceux qui lui ressemblent, les forts sur qui on peut compter (ceux qui *peuvent* promettre), — donc chacun de ceux qui promettent en souverain, difficilement, rarement, après mûre réflexion, de ceux qui sont avares de leur confiance, qui honorent lorsqu'ils se confient, qui donnent leur parole comme quelque chose sur quoi l'on peut tabler, puisqu'il se sent assez fort pour pouvoir la tenir en dépit de tout, même des accidents, même de la « destinée » — ; de même il sera fatalement prêt à chasser d'un coup de pied les misérables roquets qui promettent, alors que la promesse n'est pas de leur domaine, à battre de verges le menteur déjà parjure au moment où la parole passe sur ses lèvres. La fière connaissance du privilège extraordinaire de la *responsabilité*, la conscience de cette rare liberté, de cette puissance sur lui-même et sur le destin, a pénétré chez lui jusqu'aux profondeurs les plus intimes, pour passer à l'état d'instinct, d'instinct dominant : — comment l'appellera-t-il, cet instinct dominant, à supposer qu'il ressente le besoin d'une désignation ? Ceci n'offre pas l'ombre d'un doute : l'homme souverain l'appelle sa *conscience* (*Gewissen*)... » Nietzsche, *Généalogie de la morale*, II, § 1-2 (traduction H. Albert).

Conscience et raison

Dieu nous a donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître

Dieu nous a « donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître » Rousseau, *Emile*, IV (Profession de foi du vicaire savoyard). Cf. *Nouvelle Héloïse*, VI, lettre 7 ; III, lettre 21.

La conscience ne peut se développer sans la raison

« La raison seule nous apprend à connaître le bien et le mal. La conscience qui nous fait aimer l'un et haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raison, ne peut donc se développer sans elle. » Rousseau, *Emile*, II.

« La conscience ne se développe et n'agit qu'avec les lumières de l'homme. Ce n'est que par ces lumières qu'il parvient à connaître l'ordre, et ce n'est que quand il le connaît que sa conscience le porte à l'aimer. La conscience est donc nulle dans l'homme qui n'a rien comparé, et qui n'a point vu ses rapports. Dans cet état l'homme ne connaît que lui ; il ne voit son bien-être opposé ni conforme à celui de personne ; il ne hait ni n'aime rien ; borné au seul instinct physique, il est nul, il est bête ; c'est ce que j'ai fait voir dans mon *Discours sur l'inégalité*. » Rousseau, *Lettre à C. de Beaumont*, novembre 1762.

Voir Derathé, *Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*, p. 111.

Conscience et loi

La conscience est un jugement moral instruit de la loi

« On appelle en particulier du nom de *conscience* le jugement intérieur que chacun porte des actions morales, *en tant qu'il est instruit de la loi*, et qu'il agit comme de concert avec le législateur dans la détermination de ce qu'il faut faire ou ne pas faire. » Pufendorf, *Droit de la nature et des gens*, I, 3, § 4.

« La *conscience* est le jugement que chacun porte de ses propres actions, comparées avec les idées qu'il a d'une certaine règle nommée *loi* ; en sorte qu'il conclut en lui-même que les premières sont ou ne sont pas conformes aux dernières. Je dis : *comparées* avec les idées qu'il a de la loi, et non pas avec la loi elle-même, parce que la loi ne saurait être la règle de nos actions, qu'autant qu'on la connaît. » Pufendorf, *Les devoirs de l'homme et du citoyen* (1741), I, 1, § 5, note 1.

La conscience n'est que la raison elle-même considérée comme instruite de la loi naturelle

« La conscience n'est proprement que la raison elle-même, considérée comme instruite de la règle que nous devons suivre, ou de la loi naturelle ; et jugeant de la moralité de nos propres actions et

de l'obligation où nous sommes à cet égard, en les comparant avec cette règle, conformément aux idées que nous en avons. » Burlamaqui, *Principes du droit naturel*, II, 9, § 2.
Voir Derathé, *Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau*, p. 83-84.

Objection de conscience

Sur l'objection de conscience chez Hobbes (qui en refuse le principe) et les théoriciens du droit naturel, voir Derathé, *Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps*, p. 322 sq.